

Quand le genre prétend réviser la psychanalyse

Marcus do Rio Teixeira

Ces dernières années, au Brésil, nous avons vu des collègues défendre avec emphase le rapprochement entre la psychanalyse et la théorie du genre, telle que définie par Judith Butler, sa principale théoricienne. D'autres collègues, avec moins de conviction, se rallient à la position des premiers, soit parce qu'ils les considèrent comme des autorités dans le thème, soit par crainte d'être étiquetés comme des réactionnaires. Cette crainte est authentique et justifiée, puisque les mouvements d'extrême droite et ultra-religieux se sont positionnés politiquement contre les programmes relatifs au genre.

De nombreux psychanalystes craignent que leur éventuel désaccord, même s'il est rigoureusement fondé sur des principes théoriques et cliniques, soit interprété naïvement par un malentendu, voire délibérément, d'une façon calomnieuse et diffamatoire, comme un positionnement sympathique à tels mouvements. J'ai moi-même vu de près la manière avec laquelle quelques psychanalystes liés aux théories de genre font face aux critiques à ces théories et je peux témoigner qu'ils n'hésitent pas à utiliser de la calomnie et de la diffamation, associant ceux qui ne sont pas d'accord avec eux à des courants d'extrême droite. C'est pourquoi je comprends parfaitement les collègues qui évitent d'exprimer publiquement leur discordance.

En me débrouillant sur l'étude de cette tendance, j'ai tout d'abord été frappé par le fait que de nombreux professionnels « psi », voire des psychanalystes, utilisent le terme *genre* de façon intuitive, sans aucun fondement théorique précis. L'idée la plus diffusée est qu'il y a le sexe anatomique et, en même temps, il y a « le ressenti » et la façon dont il est perçu par l'entourage au regard de l'identité sexuelle. Le genre est compris comme un élément psychique du sexe, qui concerne de cette auto-perception.

Pour mieux situer cette question, il faut définir la notion de genre. Dans la *théorie dite queer*, le genre est défini des différentes façons selon différents auteurs. Cela crée un piège théorique : une critique à la définition de genre selon l'auteur A peut être contestée, en affirmant que l'auteur B fournit une définition subtilement différente. Dans le cas où se prouve que la critique s'applique également à l'auteur B, quelqu'un pourra dire que l'auteur C a une définition différente de celles de A et B, qui n'est pas couverte par la critique, et ainsi de suite. Pour éviter ce piège théorique, j'ai choisi délibérément de limiter ma discussion à la définition de Judith Butler. C'est indéniablement l'auteure

la plus importante au regard du genre et ses formulations théoriques servent comme fondement à nombreux d'auteurs.

Cela dit, il ne devrait pas être nécessaire d'expliquer – mais aujourd'hui, malheureusement, cela l'est – que la conception intuitive du genre comme ce qui concerne à une auto-perception qui s'ajoute au sexe anatomique n'est pas une définition psychanalytique. Pour la psychanalyse, malgré la perception consciente de l'identité sexuelle – ce qui, aux termes de la théorie de Lacan, concerne à la dimension de l'Imaginaire – la sexualisation, c'est-à-dire, le processus par lequel se constitue ce que Lacan appelle l'être sexué, ne se résume pas à une auto-perception, à un « ressenti ».

Cependant – et c'est le point que je tiens à souligner – ce n'est pas non plus la définition de genre pour Judith Butler. En fait, cette notion intuitive descend directement de la notion de « composante psychosociale du sexe », créée par l'endocrinologue Harry Benjamin à la première moitié du XXe siècle. Voyons ce que dit Henry Frignet dans son livre *Le transsexualisme*, aujourd'hui devenu un classique.

Tout d'abord, Harry Benjamin proposa de considérer le sexe comme un assemblage divers de composantes multiples. Il distingua ainsi plusieurs sexes : chromosomal, génétique, anatomique, légal, gonadique, germinal, endocrinien, psychologique, social, chacun d'eux pouvant être mâle ou femelle. (FRIGNET, 2000, p. 89)

Comparez avec la définition du genre par Butler.

Si le sexe est lui-même une catégorie prise dans son genre, il n'a pas du sens en définir le genre comme l'interprétation culturelle du sexe. Le genre ne doit pas être simplement conçu comme l'inscription culturelle de signification dans un sexe précédemment donné (une conception juridique) ; il doit également désigner l'appareil même de production par lequel les sexes eux-mêmes sont établis. (BUTLER, 2015, p. 27)

Donc, on voit que Butler refuse l'idée que le genre puisse être compris comme une composante psychosociale du sexe. En fait, elle va plus loin – pour Butler, le sexe lui-même est une conception découlant du genre, celui-ci étant une pure performativité.

Le genre ne doit pas être construit comme une unité stable ou un *locus* d'action d'où découlent divers actes ; au contraire, le genre est une identité constituée de façon ténue dans le temps, instituée dans un espace extérieur par une *répétition stylisée d'actes*. L'effet du genre s'est produit par la stylisation

du corps et doit par conséquent être compris comme la façon courante dont les gestes, les mouvements et les styles corporels de divers types constituent l'illusion d'un moi permanent marqué par le genre. (BUTLER, 2015, p. 242)

On constate, donc, qu'il s'agit d'une notion strictement *comportementaliste*, basée sur les conduites, les postures, les mouvements, les « styles corporels », etc. Pour ceux qui s'orientent vers la théorie psychanalytique, il est frappante l'absence totale de référence à l'inconscient et à d'autres concepts tels que le phallus, la fonction phallique, la jouissance, etc. Il ne s'agit pas d'un simple goût pour les termes – il s'agit de concepts que nous servent de repères pour penser la sexuation en tant que située dans le Symbolique et le Réel, et non simplement comme un inventaire de conduites. De plus, la façon dont cette performativité est construite est un point que l'auteure elle-même laisse indéfini.

L'autodétermination

Les mouvements identitaires s'inspirent de diverses manières de cet indéfini et interprètent la notion de genre selon leurs stratégies politiques. La conception la plus courante parmi ces mouvements au regard de la construction du genre est qu'elle est le fruit d'un acte volitif de l'individu. Je dis individu pour souligner qu'il ne s'agit pas du sujet divisé, mais de l'*in-divisé*, celui qui n'a pas de division. Celui-ci communique à son entourage son genre, c'est-à-dire, la façon dont il « ressent » son identité sexuelle. Comme le définissent très bien Jean-Pierre Lebrun et Beryl Koener dans leur livre *Changer de genre ? Comment le malentendu opère chez les jeunes... et les moins jeunes :*

Il n'est plus permis à ce propos d'évoquer la réalité du corps anatomique, encore moins de s'y référer ; seul importe désormais le ressenti individuel qu'il est bien sûr interdit d'encore interroger, dans la mesure où il constitue la seule réalité à prendre en compte. (LEBRUN et KOENER, 2024, p. 26)

La notion sous-jacente à cette idée est celle de l'*autonomie* qui, selon les auteurs, est apparue dans les sociétés occidentales coexistant initialement avec l'hétéronomie, mais qui, à partir de la fin des années 1960, a fini par le remplacer. Dorénavant, les individus s'autodéterminent, sans référence à un ordre social qui se superpose à leurs intérêts.

Le modèle de l'autonomie s'est désormais présenté comme un *nouveau monde*, né de lui-même, qui, ayant la charge de s'auto-construire, n'aurait d'autre programme que celui de fonctionner sans plus aucune dette à l'égard d'une quelconque hétéronomie. (LEBRUN et KOENER, 2024, p. 26)

Il est intéressant de rappeler l'étymologie du vocable *autonomie* : il est composé de *Autós*, qui signifie en grec *par soi-même*, et *Nomói*, qui c'est *la loi*. L'individu autonome est donc maître de lui-même et de ses choix, *qui règne à soi-même selon ses propres lois*. Comparez avec ce que dit Lacan dans Position de l'inconscient : « Que L'Autre soit pour le sujet le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que motiver la raison pour quoi nul sujet ne peut être cause de soi. » (LACAN, 1966, p. 841)

Charles Melman commente l'idée selon laquelle quelqu'un pourrait s'autodéterminer en ce qui concerne sa position sexuelle :

Comme si quelqu'un jamais pouvait être autodéterminé. Comme s'il avait en lui, tout seul, les éléments de ses identifications, de ses choix, de ses orientations. Cela supposerait – c'est ce qui est touchant et je l'ai déjà signalé – en chacun de nous un savoir inné, équivalent à celui de l'animal. [...] Il y aurait du coup, en chacun de nous, un savoir inné qui serait brimé, qui serait offensé par la culture. Il faut alors nous libérer de la culture pour que chacun puisse laisser libre cours à son savoir inné. Ce n'est pas rien, puisqu'un tel savoir n'existe pas. On aura à bricoler avec les moyens du bord. (MELMAN et LEBRUN, 2022, p. 29).

La différence sexuelle

C'est étonnante l'argumentation de certains psychanalystes, selon lesquels prendre la « lecture » de la théorie de la sexuation de Lacan comme une affirmation de la différence sexuelle ne considère pas la souffrance des sujets que remettent en question le « binarisme ».

Comment cela ? Ces auteurs semblent croire que la différence sexuelle est une invention de la psychanalyse. Cela me rappelle les déclarations d'un théoricien antiscientifique de l'extrême droite brésilienne qui accusait Isaac Newton d'avoir « inventé » la gravité. Comme si cela ne suffisait pas, pour soutenir une position théorique, on fait appel à la commotion suscitée par la souffrance de ceux qui sont victimes de préjugé relatif à leur sexualité. Qu'est-ce qu'on prétend avec cela ? Provoquer

un sentiment de culpabilité que stimule l'autocensure pour part des psychanalystes, pour qu'ils nient la différence sexuelle ?

Différentes sociétés sur tous les continents, depuis des millénaires, s'accordent sur un point : il y a une différence entre les êtres humains, indépendamment de la langue, de la religion ou de l'ethnie. Cette différence est due à un élément de l'anatomie, mais pas un élément quelconque. Il s'agit de la différence des organes génitaux, qui fait que l'humanité soit divisée en *hommes* et *femmes*. Cette différence des organes génitaux n'a pas la même valeur que d'autres, comme la couleur de la peau, des yeux, etc.

La reconnaissance de la différence sexuelle et son inscription dans le langage, c'est-à-dire, dans le Symbolique, constituent un universel. Ce qui démontre – s'il fallait encore le démontrer – la fausseté de l'affirmation du philosophe slovène Slavoj Žižek, pour qui « [...] la différence sexuelle est réelle dans le sens où elle ne peut jamais être correctement symbolisée, transposée/traduite dans la norme symbolique qui établit l'identité sexuelle du sujet [...] » (ŽIZEK, 2016, p. 292). Or, la nomination de la différence anatomique constitue justement sa symbolisation, son inscription dans la dimension du Symbolique. Comme affirme Lacan lui-même dans « L'Étourdit » : « C'est ainsi que du discours psychanalytique, un organe se fait le signifiant. » (LACAN, 2001, p. 456). Autrement dit, l'organe, le pénis, est inscrit dans le champ du langage, *symbolisé* – ou, comme Lacan le dit dans le même article, « passé au signifiant », au signifiant phallique.

Le corps dans la théorie de Butler

À cet égard, il faut se demander : comment Butler définit-elle le rôle du corps dans son rapport avec le genre ? C'est une question d'une importance fondamentale, car bien que l'auteure utilise fréquemment le terme *corps*, ne reste pas évidente pour le lecteur dans quelle acception ce terme est employé. D'un côté, elle semble surévaluer le corps, comme dans son livre *Corpos em aliança e a política das ruas* (BUTLER, 2018, p. 24, 16 e 23) dans lequel elle met en évidence le terme *corps*, l'utilisant dans des expressions telles que « corps réunis », « corps qui exigent d'emploi, du logement, des soins médicaux et de la nourriture », « le corps qui cherche à défendre le pays », etc. Il est important remarquer que, dans ces constructions, « *corps* » apparaît à la place généralement occupée par *personne*, *individu*, *citoyen*, etc. Mais l'explication pour l'emploi du terme corps dans ces circonstances peut être trouvée dans la façon dont Butler cherche à nier

systématiquement le sujet – soit dans l’acception lacanienne de sujet de l’inconscient, soit dans le sens courant d’individu.

Une lecture plus attentive montre cependant qu’elle cherche à relativiser le corps, en faisant une hyperbole de la proposition – soutenue partiellement par Lacan – du corps en tant que construit par le langage. Or, même si Lacan souligne l’importance du langage dans la constitution du corps, telle emphase n’a jamais eu le sens d’une négation du corps réel.

Nous naissons avec un corps, avant de nous constituer comme des sujets parlants. Le fait que le sujet naisse déjà dans un « bain de langage » et soit déjà parlé avant même la conception de son corps, cela montre qu’il n’est pas identique à ce corps. Tel corps, disjoint du sujet dans sa matérialité biologique, ne fait pas partie du Symbolique, ni de l’Imaginaire, il n’est ni une création du langage, ni une image, bien qu’il soit pris par le langage et modelé par l’image.

Pour Butler, en revanche, il est impossible de considérer le corps en dehors de l’idée culturellement construite du corps :

Existe-t-il un corps « physique » antérieur au corps perçu ? Question dont la réponse est impossible. Non seulement la jonction d’attributs sous la catégorie du sexe est suspecte, mais est également la discrimination des « caractéristiques ». Le fait que le pénis, le vagin, les seins et ainsi de suite soient *appelés* parties sexuelles, correspond autant à une restriction du corps érogène à ces parties qu’à une fragmentation du corps dans son ensemble. (BUTLER, 2015, p. 199)

En soulignant que le pénis et le vagin sont *appelés* parties sexuelles, Butler met en évidence cette dénomination pour conclure que tels parties du corps ne seraient « sexuelles » qu’en raison d’une convention provenue de la culture. Cette théorie élude un fait anthropologique : l’accent mis sur des organes génitales n’est pas exclusif à une société ou à un groupe social, ni relatif seulement à certaine période historique, mais est présente dans toutes les cultures et à toutes les époques. S’il s’agit d’une convention, il faudrait expliquer cette extraordinaire coïncidence qui fait que tous les groupements humains, au cours de millénaires, donnent une valeur spéciale à la différence sexuelle.

Pour l’auteure, cependant, il n’y a aucune possibilité de prendre le corps comme référence sans parler de la façon dont il est considéré dans la société.

On dit que les plaisirs résident dans le pénis, le vagin et les seins, ou qu'ils émanent de ceux-ci, mais telles descriptions correspondent à un corps qui a déjà été construit ou naturalisé comme porteur de traits spécifiques au genre. Autrement dit, certaines parties du corps deviennent des foyers concevables de plaisir précisément parce qu'elles correspondent à un idéal normatif d'un corps déjà porteur d'un genre spécifique (BUTLER, 2015, p. 127).

Pour Butler, il n'y a pas un réel du corps – c'est-à-dire, le corps pris dans une dimension que ne dépende pas de la symbolisation, ni de l'imaginarisation. Le corps n'existe que, pour l'auteure, en tant que construction sociale. Il est modelé par les « idéaux normatifs » de la société où vit l'individu. Toute tentative de discuter de sa matérialité organique (qui préexiste à toute appréhension par le langage et à tout sens qui lui est attribué) est tout d'abord écartée. Voire les sensations provenant des organes comme le pénis, le vagin, le clitoris, seraient culturellement déterminées. En bref, selon cette conception, la physiologie n'existerait qu'en tant que produit de la culture. Une telle conception, qui prévaut dans l'université, où elle connaît un grand succès, ne tient pas la route lorsqu'on la confronte un tant soit peu à la réalité.

Ainsi, l'orgasme qu'éprouve un individu né avec une anatomie masculine ne sera jamais identique, ni même vaguement semblable à l'orgasme éprouvé par quelqu'un avec une anatomie féminine, même si le premier s'auto-nomme *femme*. Car la différence sexuelle est un réel, non pas au sens dont l'entend Zizek, mais au sens de quelque chose qu'on ne peut pas contourner, avec laquelle on ne peut pas transiger.

En ce qui concerne la psychanalyse, la discordance ne pourrait être plus explicite. Nous savons la place centrale que le corps occupe dans la théorie psychanalytique. Le corps est, depuis Freud, le siège des pulsions, conçues théoriquement comme : [...] un concept à la frontière entre le psychique et le somatique [...] » (FREUD, 2014 [1915], p. 25). Pour Lacan, c'est l'anticipation de l'unité au Stade du Miroir qui préfigure le *moi* lui-même. C'est le corps qui, à la puberté, subit des transformations qui affectent radicalement le sujet. Ce corps est perçu comme beau, cohérent avec l'image que nous en avons, produisant une sensation de bien-être. Ou, au contraire, comme laid, inadéquat, en contrariant notre expectative. De toute façon, il n'est pas, sous aucune condition, un territoire neutre, à modeler par les discours/liens sociaux qui, apparemment, détermineraient même les sensations que le sujet éprouve.

Nous pouvons alors comprendre comment la notion de performativité, en tant que pure liste de conduites, détachée de toute détermination symbolique, s'articule avec la

notion d'un corps neutre, à modeler par les conventions sociales. C'est sur ce corps neutre qu'il serait possible de construire une performativité, c'est-à-dire : un genre. L'ambiguïté de la théorie de Butler sur la construction du genre n'est pas un obstacle pour les mouvements identitaires. Comme nous l'avons vu, une caractéristique de son *parler obscure* est de laisser la construction du genre enveloppée dans le brouillard, mais les mouvements identitaires ne s'ébranlent pas. Ils ont très bien compris que pour Butler cette construction est un acte de volonté – même si elle ne reconnaît pas sa thèse.

J'ai récemment lu une déclaration d'un militant identitaire que synthétise de façon exemplaire cette conception : « Mon corps est un manifeste politique. » Bon, qu'est-ce qu'un manifeste politique ? C'est un texte que quelqu'un écrit pour exprimer ses positions politiques. Il s'agit d'un texte créé, modelé par la volonté de qui l'écrit. Et à propos du corps, peut-on dire de même ? Un *corps-manifeste* peut être un slogan qui plaît beaucoup à un certain public aujourd'hui, mais il part de la croyance équivoquée que le corps obéit docilement aux commandements du sujet.

Charles Melman parle de la souffrance des sujets qui cherchent à modifier leur corps pour l'ajuster au genre qu'ils perçoivent comme le leur :

Leur souffrance devant le fait que le corps, aussi qualifiés qu'aient été les chirurgiens qui s'en sont occupés, aussi actives qu'aient été les hormones qui ont été injectées, le corps continuera désespérément à marquer sa résistance ; il est comme ça, il est stupide, il ne veut pas se laisser convaincre, il résiste à une transformation dont le propriétaire puisse être fier. (MELMAN et LEBRUN, 2022. p. 90)

Rappelons que le corps est, pour Lacan, le siège de la jouissance. « Jouir a cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'un qui jouit d'une part du corps de l'Autre. » (LACAN, 2008 [1972-1973], p. 30). Cela pose un problème sur la question du *choix*, d'un point de vue psychanalytique. Lacan définit la différence sexuelle, dans sa théorie de la sexuation, comme une *différence de jouissance*. La question qui se pose est de savoir si cette différence est susceptible d'être choisie par le sujet. Colette Soler demande : « Mais comment concevoir un choix subjectif de jouissance si la jouissance n'appartient pas au sujet, mais au corps qu'il a ? » (SOLER, 2020, p. 150)

Si, d'une part, Lacan précise clairement que tant ceux qui s'identifient comme hommes que celles qui s'identifient comme femmes peuvent se poser d'un côté ou de l'autre des deux modalités de jouissance – *tout phallique* et *pas-tout phallique*, il

n'affirme à aucun moment que ce positionnement est le fruit d'un *choix conscient*. Nous devons conclure que l'auto-dénomination ne positionnera pas automatiquement le sujet dans l'une ou l'autre modalité.

Conséquence pour la question d'actualité sur les hommes et les femmes : que les pouvoirs de l'opinion entérinés par les politiques suppriment ces deux termes du dictionnaire des identités, n'empêchera pas les deux régimes de jouissance de continuer néanmoins à identifier, éventuellement, certes pas deux sexes, mais deux multiplicités : d'un côté l'ensemble d'êtres pris dans le tout phallique et de l'autre la collection qui n'est pas un ensemble de ceux qui n'y sont pas tout. (SOLER, 2022, p. 60-61)

L'auteure souligne que n'importe pas comment l'individu se nomme, il se situera toujours dans l'une ou l'autre position de jouissance. De manière analogue, même si l'étude de l'œuvre d'Isaac Newton était interdite, la gravité continuerait d'exister. Le Réel ne se laisse pas modeler par l'Imaginaire : aussi forts que soient les souhaits, les idéaux, voire les fantasmes, ils ne sont pas capables de modeler les jouissances du corps. En résumé, les jouissances ne naissent pas de la façon dont l'individu s'auto-attribue un genre.

Conséquences cliniques

Toutes ces questions peuvent sembler, à première vue, excessivement théoriques et sans rapport avec notre pratique clinique. Je prétends démontrer qu'il s'agit justement du contraire : ce sont des questions qui concernent directement notre clinique quotidienne. Les psychanalystes reçoivent dans leurs cabinets ou dans le service public des sujets qui cherchent à un accompagnement pour leur dite *transition*. Le terme « accompagnement » est important. Selon les normes des services de santé et de l'organisme fédéral de contrôle professionnel, c'est au psychologue qu'il incombe d'accompagner le patient dans sa transition, c'est-à-dire, dans le passage au genre auquel il affirme appartenir, en lui offrant un accueil bienveillant, sans questionnement.

Il faut souligner que ces considérations regardent l'adulte qui fait son choix avec plein droit. Lorsqu'il s'agit d'un enfant ou d'un adolescent, la situation est complètement différente. On ne sera jamais assez prudent face à la demande supposée de changement de sexe parvenue d'un enfant, en raison des conditions subjectives qui rendent difficile

de distinguer ce qui concerne à son désir et ce qui concerne au désir des membres du couple parental. Ce qui n'empêche pas la doxa des théories du genre de propager l'idée que l'enfant peut soutenir un désir légitime, qui lui est propre, de changer de sexe.

Le fait nouveau aujourd'hui, c'est que de façon impudique, le désir en est attribué à l'enfant, et c'est là que je crois répondre à votre étonnement devant le consensus que cette situation provoque. Qui êtes-vous pour aller refuser à un enfant une satisfaction aussi majeure, aussi essentielle, aussi fondamentale ? De quel droit ? Qu'est-ce qui vous autorise ? À punir cet enfant et à l'empêcher de vivre la vie qu'il estime devoir être la sienne. (MELMAN et LEBRUN, 2022, p. 86)

Les cliniciens qui travaillent avec des enfants voient la difficulté de faire face au thème du genre élevée à l'énième puissance. Face à des parents dont l'opinion est modelée par les discours en vigueur dans la société et qui considèrent que même l'affirmation d'un très jeune enfant qui dit appartenir à un genre différent de son sexe doit être prise à la lettre, le professionnel *psy* doit travailler dans une limite étroite. Il connaît les conséquences d'un blocage de la puberté pour l'avenir de cet enfant. Les médecins anglais estiment que dans le cas où ce blocage soit effectué dans certain stade, l'individu adulte n'aura jamais d'orgasme. Sans compter le risque de développer des tumeurs malignes en raison de l'utilisation permanent d'hormones.

Si, chez les enfants, le problème réside dans la distinction entre le *dit* de l'enfant, qu'affirme être dans un genre que ne correspond pas à son anatomie et le *dire*, qu'il ne faut pas confondre avec ce qui est exprimé dans la parole, chez les adolescents, le problème consiste dans la vulnérabilité imaginaire de leur position face à la sexuation.

[...] l'adolescence est une période pendant laquelle se joue une dialectique entre appartenance et différenciation par rapport à de l'identité sexuée est mise au travail, à partir de l'apparition des caractères sexuels secondaires et de l'émergence des pulsions sexuelles sous l'imprégnation hormonale. (LEBRUN et KOENER, 2024, p. 124)

En ce moment critique, la quête d'un trait identitaire est cruciale pour l'adolescent. Et il va le chercher dans les discours qui s'imposent dans la société, dans les médias, dans les réseaux sociaux. C'est dans ces milieux que les identités sont offertes. « L'identité du sujet va être dictée par cette offre identitaire, qu'elle soit religieuse ou sexuelle, avec la revendication de jouissance qui va avec. » (JESUÍNO, 2020, p. 6).

Il s'avère donc manifeste que l'adolescent a tendance à chercher refuge dans les étiquettes identificatoires multiples et l'adhésion à toutes sortes de communautés qui viennent le « dire » à sa place, tout en lui donnant l'illusion qu'il se détermine ainsi lui-même ; le discours social actuel l'aliène alors doublement : en lui donnant la solution et, de plus, une solution menteuse. (LEBRUN et KOENER, 2024, p. 128)

La critique de la masculinité

Anne Joos souligne un aspect très important dans la demande des jeunes femmes et des adolescentes pour une transition, dite *Female to Male*, qui présente une croissance statistique.

Dans les entretiens de jeunes femmes en transidentités et en demande de changement de genre, on peut entendre la vulnérabilité propre à l'adolescence liée à l'insatisfaction de leur image. La quête de ces adolescents rejoint celle de notre société contemporaine pour qui l'image, les marques et les traits identitaires sont aujourd'hui prévalents à toute inscription symbolique. Mais au-delà de ce registre de l'image, ne peut-on lire dans ces demandes de transidentités la recherche d'un trait « réel », réel au sens de réalité, un trait positif, via les hormones et la chirurgie ? Trait positif qui fournirait là quelque chose à quoi se tenir plutôt que de devoir supporter le manque de trait d'identification côté féminin. (JOOS, 2024, p. 123)

Je voudrais attirer l'attention sur un autre aspect, qui ne concerne pas les dites transidentités, mais l'identité masculine, dite « cis-hétéro », c'est-à-dire, les hommes et les garçons qui ont une anatomie masculine et un choix d'objet hétérosexuel. J'ai remarqué une tendance, qui s'est considérablement amplifiée ces dernières années, à qualifier négativement tout ce qui se rapporte à la masculinité. Il est important observer que cette dépréciation ne se restreigne pas aux comportements explicitement misogynes, machistes, mais à la masculinité elle-même, autrement dit, à ce qui est caractéristique, propre au masculin. Cecília Biglia commente les effets de cette tendance à partir de sa clinique avec des adolescents :

Les garçons et les jeunes hommes sont soumis à de nombreuses représentations culturelles dépréciatives du masculin, ce qui les laisse gênés, perdus, avec des difficultés à se servir des références disponibles. Enfin, ils

sont en difficulté, dans la mesure où s'accroissent des représentations dépréciatives du masculin dans les sociétés occidentales contemporaines.

Une chose est la dénonce et le combat nécessaire à la violence contre les femmes, les privilèges sexistes, la perpétuation de l'inégalité des droits ; une autre chose est la généralisation contondante et diffuse de la critique de ces maux comme un refus ontologique aux hommes. (BIGLIA, 2025, p. 169)

Un autre exemple de cette tendance c'est l'emploi de l'expression « masculinité toxique ». J'ai moi-même attiré l'attention ailleurs sur le problème contenu dans cette expression. « La réserve de l'adjectif 'toxique' n'élimine pas le fait que, même adjectivée, la masculinité est pathologisée et criminalisée. » (TEIXEIRA, 2024, p. 180) Ce problème s'est aggravé, car nous voyons de plus en plus le terme *masculinité* utilisé sans aucun adjectif, avec une connotation péjorative.

Lors d'une interview sur la chaîne d'information GloboNews avec le médecin gynécologue congolais Danis Mukwege, lauréat du Prix Nobel de la Paix en 2018 pour son travail de récupération chirurgicale de femmes et des enfants victimes des viols pratiqués pendant les guerres dans son pays, la journaliste Aline Midlej s'est référée à ces femmes et enfants comme des victimes « du machisme, de la masculinité » (sic). Ainsi, même si n'était pas l'intention de la journaliste, elle fait équivaloir la masculinité, c'est-à-dire, ce qui est caractéristique des hommes selon les dictionnaires, à un crime abominable commis par les hommes.

L'écrivain Édouard Louis a accordé une interview à Mário Sérgio Conti dans laquelle il a exposé sa réflexion sur la masculinité. Selon lui, « Il y a plusieurs masculinités dans la société, plusieurs régimes, plusieurs systèmes de violence masculine [...] ». Notons que cette définition présente clairement la violence en tant qu'une caractéristique des individus du sexe masculin.

L'essayiste et critique littéraire Francisco Bosco, auteur d'importants livres qui nous aident à réfléchir à la construction des idées sur l'universel et les identités au Brésil, a accordé une interview au magazine *Veja* en 2025. L'auteur y a affirmé que « Il y a une confusion systématique entre la critique du machisme, qui est pertinente et nécessaire, et la critique ontologique des hommes. » (BOSCO, 2025) C'est exactement l'opinion de Paula Salomão Brock : « Le combat à la misogynie ne doit pas se confondre avec le combat au masculin » (BROCK, 2025, p. 32) Le magazine a publié l'interview justement au moment où les données officielles sur le nombre de féminicides au Brésil ont été divulguées. Bosco a été attaqué sur les réseaux sociaux par des centaines de personnes,

dans sa majorité des femmes qui l'ont accusé d'être tolérant envers les hommes, de défendre le machisme et les crimes contre les femmes.

L'appel de l'auteur au bon sens et la présentation d'arguments n'a fait qu'aiguiser les critiques, qui ont augmenté le ton agressif. Ce phénomène, appelé « cancel culture », est un mouvement collectif typique, qui consiste à attaquer quelqu'un qui est apponté comme ennemie, même sans connaître ses arguments. Ses caractéristiques sont décrites par le professeur Wilson Gomes : « [...] on a l'impression d'une brutale régression vers des formes religieuses, dogmatiques et irrationnelles qui avaient été abandonnées avec l'avènement de la démocratie et de l'État de Droit. Quand quelqu'un est accusé publiquement, la sentence est déjà rendue. » (GOMES, 2025, p. 133)

Que pensent les psychanalystes de telles questions ? Vera Iaconelli, auteure d'un livre que figure dans la liste de plus vendus de non-fiction, sans se référer exactement à l'épisode de Bosco, affirme dans le journal *Folha de S. Paulo*, où elle est chroniqueuse :

La masculinité toxique, la masculinité destructrice, la violence masculine sont tout à fait critiquables, mais il est erroné de supposer que tout ce qui est masculin est mauvais. [...] Je pense qu'on doit commencer à autoriser les hommes à être plus masculins, mais en repensant ce qu'on appelle le masculin. Puisque, si tout ce qui est masculin est toxique, qu'est-ce que va arriver avec ces jeunes garçons qui sont en train d'être éduqués aujourd'hui ? (IACONELLI, 2026)

Il faut faire une observation : ce que Francisco Bosco dit c'est qu'il faut dissocier les actes criminels de l'idée même de la masculinité. À cet égard, comme je l'ai souligné, l'utilisation du terme « masculinité toxique » associe d'emblée la masculinité au crime – même avec la réserve de qu'il s'agit d'*un type* de masculinité. Toujours sur cette question du type, qui va définir (ou *autoriser*) ce que doit être la masculinité permise aux hommes ?

Ce sont ces impasses que Martine Lerude observe dans sa clinique avec les jeunes hommes.

Pour nos jeunes patients de la génération Z (nés entre 1997 et 2005) qui sont des « digital native », aussi appelés des « zoomers », la sexualité est prise, avant même toute expression et toute réalisation, dans les mailles d'un discours de dénonciation des abus de la masculinité et dans le jeu des représentations auquel ils participent sur les réseaux. Coupables d'avance d'être des violeurs en puissance (qui s'ignorent) les jeunes hommes manifestent souvent une méfiance vis-à-vis de la sexualité et une incertitude inhibante quant au désir. (LERUDE, 2025, p. 148-149)

Les réactions des psychanalystes

J'ai mentionné au début que beaucoup de collègues craignent de se positionner au regard du thème du genre. En contraste avec cette timidité, on peut dire, on ne manque pas ceux qui, de façon beaucoup incisive, préconisent une « révision » ou une « mise à jour » de la psychanalyse basée sur des prémisses des mouvements identitaires, pour expurger des attitudes préjugées apparemment présentes dans la théorie. La conférence de Paul Preciado est fréquemment citée comme une référence « théorique » (guillemets ajoutés par moi). Les positions ne sont toutefois pas uniformes et peuvent même être contradictoires.

Dans une séquence temporelle, la psychanalyse a tout d'abord été accusée d'être une théorie réactionnaire, que reproduirait le Patriarcat. Ensuite, on a diffusé l'idée que les théories du genre (principalement celle de Judith Butler) et la théorie de Jacques Lacan, surtout dans la période finale de son enseignement, se rapprochaient dans divers points. Plus récemment, on admet que la théorie psychanalytique et les théories du genre soutiennent des thèses différentes, mais on affirme que leurs frontières sont perméables et qu'il est possible d'en faire une lecture « hybride » ou « métisse » (sic).

Curieusement, ceux qui se proposent avec plus énergiquement de réviser la psychanalyse ne démontrent pas exactement une connaissance de la théorie qu'ils se disposent à revoir. Un auteur très connu, dans une interview accordée à une publication d'une institution ayant joué un rôle important dans la diffusion de l'enseignement de Lacan au Brésil, a déclaré que lors qu'il cherchait des éléments théoriques sur la sexuation dans le Séminaire Encore, il a découvert que Lacan « ne cite même pas la sexuation dans le Séminaire 20, il va parler de la sexuation dans le Séminaire 21 » (sic). Je suppose que cet auteur fait référence au terme, au vocable « sexuation ».

Cependant, ces manifestations publiques ont des effets, surtout parmi les jeunes analystes, toujours favorables aux discours qui affirment prétendre corriger les préjugés. Lors d'une conférence dans une institution psychanalytique, une analyste disait de façon enthousiaste en référence aux femmes *trans* : « Une femme peut avoir un pénis ! » J'ai pensé à ce que Freud aurait dit : « *Fraulein*, j'entends cela tous les jours... »

Références bibliographiques

BIGLIA, Cecília. Derivas do masculino e os desafios atuais dos meninos. In: BROCK, Paula Salomão (org.). *O Masculino: Sexuação e sexualidade para além do gênero*. Salvador: Ágalma, 2025. p. 160-173.

BROCK, Paula Salomão. O Masculino. In: _____. *O Masculino*, op. cit., p. 21-34.

BUTLER, Judith. *Problemas de gênero: feminismo e subversão de identidade*. 8.ed. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2015.

BUTLER, Judith. *Corpos em aliança e a política das ruas: notas para uma teoria performativa de assembleia*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2018.

ÉDOUARD LOUIS, Entretien à Mário Sérgio Conti. Disponível no Instagram da Globonews: @globonews

FREUD, Sigmund. As pulsões e seus destinos. In: _____. *Obras incompletas*. Belo Horizonte: Autêntica, 2014. v.2.

FRIGNET, Henry. *Le transsexualisme*. Paris: Desclée de Brouwer, 2000.

GOMES, Wilson. *A tirania da virtude: Autoritarismo, intolerância e dogmatismo na política identitária*. Salvador: Saga, 2025.

IACONELLI, Vera. “É errado fazer supor que tudo no masculino é ruim”, diz Vera Iaconelli na casa Folha. Disponible sur: <https://www1.folha.uol.com.br/cotidiano/2026/01/e-errado-fazer-supor-que-tudo-no-masculino-e-ruim-diz-vera-iaconelli-na-casafolha.shtml>. Consulté en 09/02/2026.

JESUÍNO, Angela. Une fétichisation de l'identité?, *La revue lacanienne* n° 21, Paris, Érès, 2020. p. 75-85, p. 82.

LEBRUN, Jean-Pierre e KOENER, Beryl. *Changer de genre ? Comment le malentendu opère chez les jeunes... et les moins jeunes*. Paris: Campagne Première, 2024.

LACAN, Jacques. *O Seminário, Livro 20: mais, ainda* [1972-1973]. 3. ed. Rio de Janeiro: Zahar, 2008.

LACAN, Jacques. L'Étourdit [1973]. In: _____. *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2002. p. 449-495.

LACAN, Jacques. Position de l'inconscient [1964]. In: _____. *Écrits*. Paris: Seuil, 1966. p. 829-850.

LERUDE, Martine. Haveria uma masculinidade compatível com o feminismo? In: BROCK, Paula Salomão (org.). *O Masculino*, op. cit., p. 147-159.

MELMAN, Charles e LEBRUN, Jean-Pierre. *La dysphorie de genre : À quoi se tenir pour ne pas glisser ?* Paris: Érès, 2022.

SOLER, Colette. *Une clinique d'exception*. Paris: ENCL, 2022.

SOLER, Colette. *Homens, Mulheres*. 3 ed. São Paulo: Aller, 2021.

TEIXEIRA, Marcus do Rio. O objeto *a* na teoria da sexuação. In: TEIXEIRA, Marcus do Rio; PITAVY, Thatiana. *Sexuação e gozos no Seminário Encore*. Salvador: Ágalma, 2024. p. 168-187.

ZIZEK, Slavoj. *O sujeito incômodo: o centro ausente da ontologia política*. São Paulo: Boitempo, 2016.